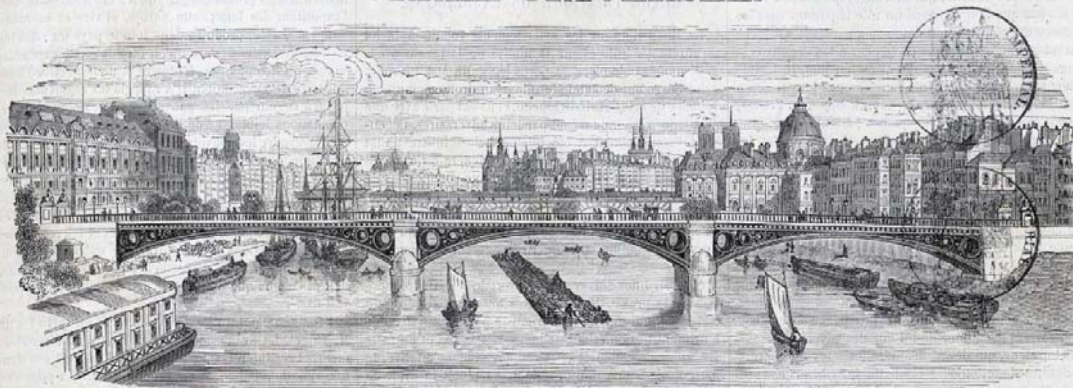


L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Direction, Rédaction, Administration.
Toutes les communications relatives au journal, réclamations, demandes de changements d'adresse, doivent être adressées franco à
M. AUG. MARC, DIRECTEUR-GÉRANT.
Les demandes d'abonnement doivent être accompagnées d'un mandat sur Paris ou sur la poste.

22^e ANNÉE. VOL. XLII. N° 1092.
Samedi 30 Janvier 1864.
L'administration ne répond pas des manuscrits et ne s'engage jamais à les insérer.
Ve les traités, la traduction et la reproduction à l'étranger sont interdites.
BUREAUX : RUE RICHELIEU, 60.

Abonnements pour Paris et les Départements :
3 mois, 9 fr. ; — 6 mois, 18 fr. ; — un an, 36 fr. ; — la manière, 75 c.
la collection mensuelle, 3 fr. ; le volume semestriel, 15 fr.
ABONNEMENTS POUR L'ÉTRANGER :
Même prix ; plus les droits de poste, suivant les tarifs.
Les abonn. partent du 1^{er} de chaque mois.

SOMMAIRE.

M. Berryer. — M. Thiers. — Revue politique de la semaine. — Courrier de Paris. — Correspondance du Mexique : De Mexico à Toluca et Querétaro (expédition dans l'intérieur du Mexique) ; marche de la première division : De Mexico à Maravato et Morelia. — Médaille du corps expéditionnaire. — Courrier dramatique. — Correspondance du Cambodge. — La littérature bouddhiste (suite). — Gazette du palais. — Les faunes. — Les bosses de Gros-Jean, paroles et musique de M. Gustave Nodard. — Quelques réflexions : Du théâtre. — Oubliques de l'amiral Hamelin.

Gravures : M. Thiers. — M. Berryer. — Correspondance du Mexique (1^{re} gravure). — Correspondance du Cambodge : Habitation cambodgienne sur les rives du Me-Kong ; plan du palais du roi, à Oudong ; embassade de pirates sur les rives du Me-Kong ; expédition dans l'intérieur du Cambodge ; vue générale de Campong-Lang (village du roi) ; char cambodgien ; instruments de musique cambodgiens ; barrage naturel de Sombor. — Les faunes. — Les bosses de Gros-Jean, paroles et musique de M. Gustave Nodard. — Cérémonie des funérailles de l'amiral Hamelin dans l'église de l'Hôtel des Invalides. — Rébus.

M. BERRYER. — M. THIERS.

La rentrée de MM. Berryer et Thiers dans la vie publique a été l'événement de ces derniers jours. Après douze années de silence, ces deux illustres orateurs ont reparu aussi grands, aussi jeunes, aussi éloquents qu'à l'époque, déjà lointaine, où l'éloquence était souveraine, où l'art de la parole avait un tel prestige, où la tribune française se dressait si haut que la voix de ses orateurs était entendue de toute l'Europe.



M. THIERS.



M. BERRYER.

D'après les photographies de Nadar.

meilleur sort; ou si vous n'avez plus au cœur ces trésors de naïveté qui seuls pourraient encore vous faire jouer un tel rôle, au moins ne vous impatientez pas contre ces braves comédiens: ce n'est pas leur faute s'ils sont là, et croyez qu'ils voudraient bien s'en aller, qu'ils ne demandent qu'à faire place soit au *Baptême de la frégate la Méduse* et au charmant ballet qui l'accompagne, soit au *Baptême sous la ligne* et à ses grotesques mythologies, etc., etc. Cela est si vrai, et M. d'Ennery a tellement à cœur d'épargner le gosier d'un seul de ses comédiens, fût-ce aux dépens de la gueule de cent canons, que, entre autres suppressions de texte, il nous fait assister aujourd'hui, je dis assister, au combat naval que racontait jadis le pilote Pierre Bénard. Primitivement, ce brave homme, regardant à une porte entrouverte, décrivait successivement toutes les péripéties du combat, s'efforçant de faire voir aux auditeurs ce qu'il ne voyait pas lui-même.

C'était là ce qu'on appelle aujourd'hui l'enfance de l'art dramatique, et c'est, en effet, le procédé de tous les maîtres de la scène, des créateurs de ce même art qu'on croit trop aisément avoir perfectionné de nos jours. Va donc pour l'enfance de l'art, mais n'en serait-ce pas la caducité que de montrer aux yeux du corps ce qu'on ne saurait plus faire voir à ceux de l'esprit?

Quoi qu'il en soit de cette tendance, qui se manifeste aujourd'hui sur nos scènes aux prétentions les plus littéraires, l'art de la décoration scénique en profite, et, faible compensation à nos sens, il gagne, et au delà, tout le terrain que perd la poésie. Ses progrès sont même devenus tels qu'ils semblent ne pouvoir plus être dépassés dans l'avenir, ce qui pourrait bien indiquer que nous touchons au déclin de la maladie.

Dans le tableau du *Nadeau de la Méduse*, par exemple, l'illusion est complète, absolue, et ce n'est pas ici une façon de parler: transporté tout à coup devant cette mer postiche, un homme étranger à nos arts la prendrait, sinon pour la mer, du moins, à coup sûr, pour une masse d'eau réelle.

Certes, il faudrait être bien pessimiste pour trouver là matière à un blâme sérieux, et ce n'est pas moi qui me donnerai un tel ridicule. J'avouerai même que je suis trop sensible, hélas! à ces merveilles de la mise en scène actuelle. Il y a tels décors de l'Opéra ou de l'Ambigu, tel cortège de la Galté ou de la Porte-Saint-Martin, qui me jettent en des extases, et voilà précisément ce qui m'effraye pour mes semblables, quand j'étudie sur moi les suites de ces orgies de pittoresque. Depuis le *Pied de mouton* et *Aladin*, entre autres, je me surprends, dans mes promenades d'artiste, à voir passer sans émotion un bataillon de la garde nationale à cheval se rendant au Champ-de-Mars pour une revue. C'est cependant un beau spectacle, assurément. Eh bien! cela ne me touche plus: j'ai vu mieux que cela à la *Prise de Pékin*.

Une autre fois, et ce n'est pas un moins grave symptôme de la nostalgie de la rampe, une autre fois, sur le pont de Neuilly, je trouve mauvais un coucher de soleil, montré la forme d'un saule. Hier encore, au bois de Boulogne: Voilà, me disais-je, un ciel qui manque de profondeur. Ce n'est pas M. Despléchin qui aurait fait des eaux de ce bleu-là!

Et mille rêveries aussi déplorables.

Je le répète, cela m'effraye. J'ai peur d'en venir, et d'autres avec moi, à ne plus voir dans la nature que l'enfance de l'art.

Heureusement, il existe un préservatif, et, au besoin même, un remède à cette affection que je peux dire avoir étudiée sur le vif. Le préservatif, ce n'est pas, comme on pourrait m'en prêter la pensée, de n'aller jamais au théâtre du Châtelet, ni à aucun de ceux que la *Société Nautaise* vient de réunir dans sa main. Non, allons de temps en temps voir et entendre les sirènes, sans nous boucher les oreilles, ni nous faire attacher aux mâts; mais munissons-nous, avant et après, de quelque bon cordial classique. Relisons parfois ces vieux maîtres, ces vieux enfants de l'art, qui s'appellent Eschyle, Sophocle, Aristophane. Ne négligeons même pas cet Euripide qui, déjà trop ami de l'oripeau et des effets, n'en avait pas moins, dans une de ses tragédies, une tempête qui devait bien valoir le tableau du *Nadeau de la Méduse*; et, en effet, longtemps après la mort du poète, on disait encore proverbialement, même à Rome, pour exprimer la violence d'un ouragan:

Non ventus fuit; verum Alcmena Euripidi.

L'Alcmena d'Euripide n'est point parvenue jusqu'à nous,

mais l'adage qui la résume, et, peut-être bien en fait la critique, nous le devons à un poète comique, également de l'enfance de l'art, et qui ayant à montrer un naufrage n'avait recours à d'autre pinceau qu'à son style.

Et encore réduisait-il sa description à ce que le fait avait, non de plus pittoresque, mais de plus humain, et par conséquent de plus dramatique; un mot, d'abord, sur les marins s'efforçant de gagner terre à la nage; puis deux jeunes femmes, seules sur un esquif battu par les lames, et menacé de se briser sur un récif. — Dieux! quel péril si cette vague les atteint... En voici une qui vient d'être jetée à la mer. Mais l'endroit est guéable, elle peut se sauver encore... l'autre...

Mais c'est au texte même de Plaute qu'il faut demander ce modèle de description dramatique, de récit tout en action; et à qui le demander, ce texte, pour l'avoir à son plus haut degré de pureté, c'est ce que je vais dire, le plus brièvement possible, à ceux que peut intéresser une semblable indication.

L'histoire du texte de Plaute défrayerait à elle seule un gros volume, dont on trouverait les éléments dans plus de cent préfaces et dans un million de notes. Il ne s'agit plus que de résumer ces documents, souvent contradictoires; bagatelle, comme vous voyez. Mais ce qui serait moins aisé, peut-être, ce serait de trouver à ce résumé plus d'une centaine de lecteurs, en France; je dis en France, attendu qu'en Angleterre, par exemple, le père de la comédie latine n'est pas seulement lu, et lu couramment par tous les gens bien élevés, mais encore représenté dans la plupart des universités.

Quoi qu'il en soit, les faits dominants de cette histoire à faire sont: la première édition de Plaute, donnée en 1472 sur un assez bon manuscrit, et reproduite nombre de fois, à peu de modifications près, jusqu'à celle de Camerarius (1538). — Cette recension reste la plus autorisée jusqu'en 1612, date de l'édition de Taubmann, qui revoit sérieusement les manuscrits et complète les vers tronqués. — Cette édition est successivement dépassée par mainte autre; jusqu'à celles qui s'enrichissent des découvertes d'Angelo Mai, sur un manuscrit palimpseste. — Enfin, arrive l'édition de Gronovius, remaniement de celle de Gruter, aux dates de 1664, 1669 et 1684 (Leyde). Réimprimée nombre de fois en divers pays, elle a servi de base à l'excellente édition Naudet, 1845.

Jusque-là, on n'avait revu que le texte, avec des corrections grammaticales. La métrique, malgré les recherches de Camerarius, de Jules-César Scaliger, de Gruter, avait été assez négligée. Enfin, de récents et fort respectables travaux, loin de combler cette lacune, semblaient l'avoir plutôt élargie, lorsque, sollicité par la difficulté même de l'entreprise, un jeune et savant professeur de Marseille, M. L.-E. Benoist, se proposa d'élever le texte de la *Cistellaria* à un degré supérieur de pureté. Pour ce faire, il a usé de trois moyens: 1° la collation de toutes les éditions en crédit, et, presque, de toutes les éditions connues; 2° étude des manuscrits; 3° adoption d'un système à lui de métrique plantinienne.

Se donner de gaieté de cœur une pareille tâche, et cela par le temps qui court, c'est déjà être digne de la remplir: la *Cistellaria* a paru dans les derniers jours de l'année dernière, magnifiquement éditée par L.-E. Perrin; elle a paru sous les auspices de M. Egger, qui a bien voulu en accepter la dédicace; et le succès a été si encourageant, que M. Benoist va nous donner au premier jour le *Rudens*, dans les mêmes conditions de métrique et de texte rectifiés. Evidemment il ne saurait en tenir là; la science a, comme l'industrie, d'irrésistibles engrenages; nous aurons bientôt un monument à opposer à ceux de l'érudition allemande. Avis aux rares amateurs de l'antiquité et aux moins rares bibliophiles.

A. DE BELLOY.

CORRESPONDANCE DE COCHINCHINE.

Singapore, septembre 1863.

AU DIRECTEUR.

Je viens, en remontant le cours du Me-Kong, ou mieux Ménam-Kong, c'est-à-dire en langue lao « Mer des eaux de Kong, » de visiter une partie du Cambodge.

Ce Me-Kong traverse le Cambodge et arrive dans la Basse-Cochinchine, où il prend le nom de Songlen, pour se jeter dans la mer de Chine. Un célèbre souvenir poétique se rattache au Me-Kong: c'est à l'une de ses embouchures que Camoëns, naufragé, gagna le rivage en nageant d'une main et en tenant de l'autre son poème

des *Lusiades*. Dans son vaste cours, qu'on peut évaluer à 3,000 kilomètres, ce fleuve est très-capricieux: tantôt il se montre profond et navigable, tantôt il est parsemé de rochers, de rapides, de bancs de sable; l'endroit le plus dangereux qu'y rencontre la navigation est vers le 13° degré, dans le Cambodge, entre Sombok et Sombor. Il s'y forme une cataracte assez considérable, qui, cependant, peut être franchie à l'époque des hautes eaux.

La largeur du Me-Kong, entre Sombok et Sombor, est d'environ 7 à 800 mètres. Les rives sont vaseuses, mais escarpées par suite d'éboulements; leur hauteur est d'environ 6 mètres au-dessus des eaux moyennes; leurs principaux habitants sont les aiglons pêcheurs, d'immenses pélicans, des calmans en nombre incalculable, et quelques tigres de belle taille, dormant dans les jungles, buvant au torrent et chassant le cerf dans la forêt.

Ajoutons à ces derniers animaux malfaisants les pirates, une des calamités du pays, et fort nombreux sur ces rives. Un de mes croquis reproduit une embuscade de ces *industriels*, qui n'ont pas osé nous attaquer. On est tellement sûr le *qui-vive* à leur égard dans tout le pays, que, dans chaque habitation un peu importante, il y a toujours quelqu'un qui veille et passe la nuit à frapper sur un gong pour avertir les malintentionnés qu'il y a un œil ouvert dans la demeure.

Avec des pluies comme il y en a dans le pays, d'avril à décembre, et des fleuves à peu près aussi vastes que le Me-Kong, vous ne trouverez pas étonnant que la contrée soit soumise à des inondations gigantesques; pendant le fort de ces inondations, entre août et novembre, tout le commerce, tous les voyages ne se font qu'en barques; changer de place par un autre moyen est impossible. Un de mes croquis vous montre la façon dont les habitations sont construites pour remédier, autant que possible, à cet inconvénient. Elles sont établies sur des espèces de petites colonnes qui les isolent du sol. Cette habitude de se loger à une certaine élévation s'est même répandue dans les lieux où l'inondation n'est pas à craindre. Un treillis de bambous sert de plancher à la demeure. Les maisons cambodgiennes sont plus petites, mais plus élégantes que celles des Cochinchinois. Au rez-de-chaussée, sous l'habitation, se trouve la basse-cour; poules, canards, cochons, etc., se pressent là tout à leur aise, et envoient leurs émanations aux étages supérieurs.

Ce qu'on appela autrefois l'*illustré royaume de Cambodge*, qui s'étendait, dit-on, du golfe du Bengale à la mer de Chine, est bien réduit maintenant, et n'a plus qu'une importance fort médiocre.

Les villes du Cambodge sont aujourd'hui peu nombreuses; elles sont entourées de palissades; leur forme est invariablement carrée, et, à chaque angle, s'élève une tour en pierre.

Ondong, la capitale, est située vers le milieu du cours de la rivière de ce nom, et pas très-éloignée du Me-Kong. C'est là que demeure le roi; celui qui règne maintenant, pauvre et faible souverain, fut autrefois prisonnier à Bangkok, où, réduit à la plus extrême misère, il gagnait sa vie en raccommodant les montres et les horloges; en ce moment, il cherche assez misérablement à imiter les Européens; j'ai eu l'honneur de voir ce *famélique* souverain; je dois dire à sa louange qu'il est bienveillant pour les étrangers. Son palais, accompagné de la Monnaie et de l'Arsenal, est au milieu de la ville, il est clos d'un mur de brique assez bas; le reste de la capitale est composé d'une palissade de 3 à 4 mètres de haut, et se compose d'une série de maisons, dont les moins misérables d'aspect sont les résidences des nobles. C'est vraiment la capitale du royaume de l'indigence.

Campong-Lueng est un village peu éloigné d'Ondong: un marché assez considérable s'y tient de temps à autre. C'est là que fut établi autrefois le collège général des Missions orientales. Dans tout le pays, le sol est jonché de débris de toutes sortes annonçant une civilisation antique fort développée, mais disparue presque entièrement à présent.

Les besoins de ce peuple apathique ont cependant sauvé, comme malgré lui, par tradition, une partie des objets en usage autrefois chez les races qui habitaient ce pays. Ainsi, j'ai remarqué avec étonnement des armes, des instruments de musique, dont l'originalité dénotait plus de civilisation que n'en comportent les habitations et les mœurs des Cambodgiens. Enfin, une longue visite à Angkor-Vot me donna le mot de l'énigme. (Angkor, que je ne puis nommer la Célèbre, puisque son nom est d'hier pour l'Europe; mais un jour viendra où



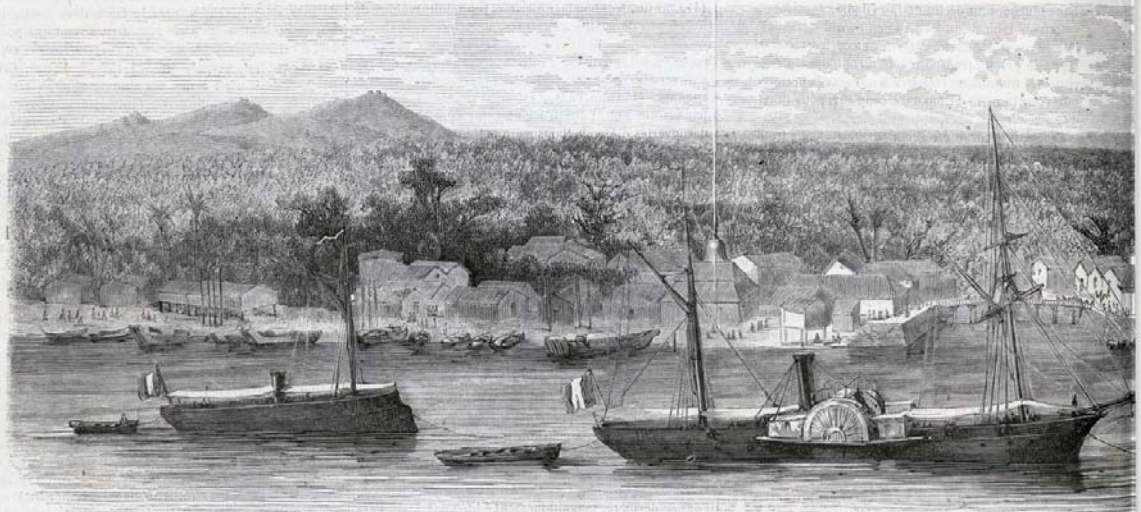
HABITATION CAMBODGIENNE SUR LES RIVES DU ME-KONG.

les palais en ruines de l'antique cité nous découvriront un puissant empire.) On dit ici Angkor-Thom, c'est-à-dire Angkor-la-Grande.

Vot en est le temple; là, sur des bas-reliefs immenses, longs de plusieurs centaines de mètres et hauts de cinq ou six, parmi une foule de guerriers, d'éléphants, d'oiseaux et de dragons fantastiques, on retrouve le parasol, les éventails indiens, les sabres, les cymbales, les gongs chinois, les étendards, les lances, les arcs, les flèches et les boudiers; puis des instruments particuliers aux Cambodgiens, une sorte de faux en forme de baïonnette plate, le trô, violon en bois et en peau, l'immense chapeye, longue de six



PLAN DU PALAIS



EXPÉDITION DANS L'INTÉRIEUR DU CAMBODGE: VUE GÉNÉRALE DE CAMPOUNG-VA.

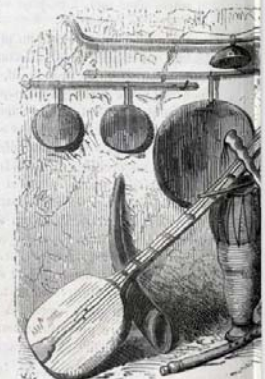


CHAR CAMBODGIEN.

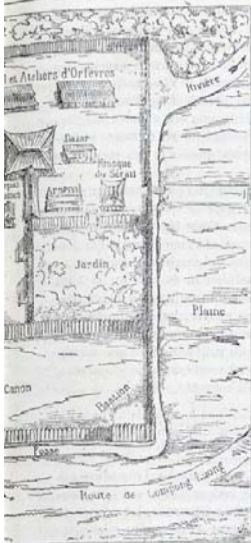
une longue pièce de bois formant coussinet; généralement quatre ou cinq heures de marche un peu accélérée suffisent pour user ou brûler la tige de bois.

Tels sont les équipages avec lesquels plus d'une fois nous avons traversé les plaines, les jungles et les forêts: soyons justes, on y avait ajouté des espèces de toits en herbes et en feuilles.

Je vous parlais tout à l'heure des instruments de musique anciens. Quelques-uns sont encore en usage. J'ai assisté à une matinée musicale dans une habitation. C'était un concert à la fois instrumental et vocal:

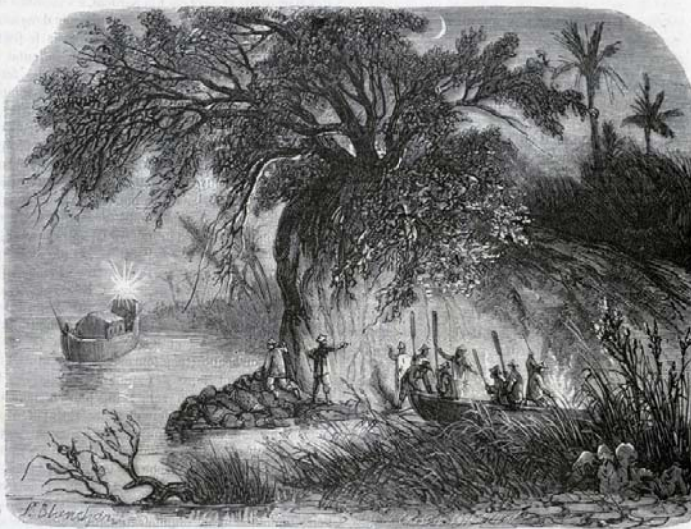


INSTRUMENTS DE MUSIQUE

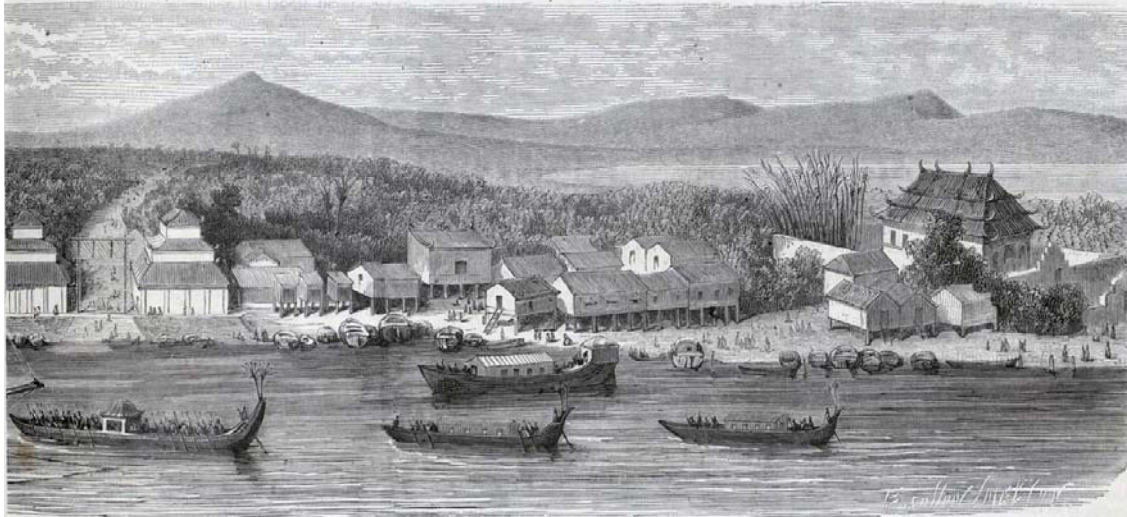


pieds, guitare en bois dur, le sakhion à cordes de cuivre, lachloïye, flûte primitive; enfin, le rhoté, char singulier, le seul véhicule encore en usage dans ces pays.

Il est probable cependant que les anciens ne le construisaient pas entièrement avec les mêmes matières, car je puis certifier par expérience qu'en moyenne un char cambodgien se brise une fois par jour, ce qui eût été dangereux dans les choes des combats. Les moyeux de ces chars sont de longs cylindres en bois de fer, tournant sur une tige immobile, laquelle est un simple morceau de bois ayant 3 centimètres de diamètre, et fixé à ses extrémités intérieurement, à l'essieu, et extérieurement à



EMBUSCADE DE PIRATES SUR LES RIVES DU ME-KONG.



VILLAGE DU ROI, SUR LE ME-KONG. — D'après les croquis de M. Spooner.



INSTRUMENTS CAMBODGIENS.

les principaux instruments étaient le gong de rigueur, les cymbales, et une guitare à trois cordes de laiton, dont les virtuoses jouent avec le gros orteil. Les dilettantes cambodgiens semblaient être au septième ciel; quant à moi, je puis vous assurer que je grinçais des dents tant que je pouvais. La cacophonie semble être la règle suprême de la musique dans ce pays, et les artistes du crû l'observent en conscience. A bientôt d'autres détails.

Agréer, etc.

SPOONER.



BARRAGE NATUREL DU ME-KONG.